

LA FEMME MUSULMANE FACE À L'OCCIDENT DANS LES
RAISINS DE LA GALÈRE DE TAHAR BEN JELLOUN

GIOVANNA TRISOLINI
Université de Trieste

La situation de la femme au Maghreb est connue, en particulier pour ce qui est de la différence de statut et de rôle existant entre hommes et femmes, différence fondée sur la loi et le droit islamique. Certes, on ne peut pas généraliser, car cette situation présente, dans les Pays qui composent la vaste région du Maghreb, de fortes disparités qui varient selon les régions, les classes sociales, les lieux de résidence, etc.

Les exemples qu'on pourrait tirer de la production littéraire de Tahar Ben Jelloun qui se rapportent au malaise des femmes sont nombreux, mais ce n'est pas par hasard si mon choix est tombé sur *Les raisins de la galère*, car le livre s'ouvre déjà en présentant une différente conception de la vie de la part de deux sœurs, élevées et éduquées d'ailleurs dans la même famille, famille d'immigrés kabyles en France.

Le roman s'ouvre donc avec le récit du mariage de la sœur aînée, âgée d'ailleurs d'à peine seize ans. Le mariage est célébré en France, à Resteville, mais il suit les rituels traditionnels, car la jeune fille se marie avec un «bon» musulman, pratiquant et rigoriste qui, d'après les mots de la protagoniste, «est très comme les aime chez les Arabes. Sur de lui, content de lui, il aime se faire servir. Sa femme est aussi sa bonne» (*Les raisins de la galère*, Paris, Ed. Fayard, 1996, p.7).

La protagoniste, Nadia, âgée de dix ans, déjà de prime abord se refuse d'accepter certains rituels traditionnels, qui suivent le mariage, et qui ont le but de démontrer, à la fois, la virginité de la mariée, l'honneur de la famille et la virilité de l'homme. Voilà comme elle juge ce qui s'était passé. «Leur mariage est mon plus mauvais souvenir. Ce fut aussi un moment décisif dans ma vie. J'étais chargée par les parents d'aller recueillir le drap dans lequel ma sœur avait perdu sa virginité» (ib.). Le jugement donné sur le mariage de sa sœur aînée fait comprendre que la protagoniste suivra d'autres voies.

A propos de la vie familiale Tahar Ben Jelloun adopte une position claire. Il déclare que les hommes interprètent à leur bon vouloir le *Coran* qui affirme la supériorité de l'homme, pour qui la femme est «un champ à cultiver» sans réussir à évaluer que chaque femme est un «champ vivant, en droit d'exiger autre chose que la fêlure systématique et semence brève» (*Moha le fou, Moha le sage*, Paris, Ed du Seuil, 1978, p.48). Heureusement, vers 1970, apparaissent au Maghreb les premiers mouvements indépendants de femmes, surtout dans les milieux étudiants et urbains: en Algérie des

comités de lutte clandestins se formeront, au Maroc une commission de femmes au sein de l'Union Nationale des Etudiants Marocains, et en Tunisie un «Club d'études sur la condition de la Femme». Les idées touchent l'égalité dans les écoles, au travail et devant la loi, loi basée, comme l'on a vu, sur la «charia» et sur le droit de famille. Malgré les difficultés de tout ordre, les combats menés par les femmes représentent un ferment démocratique valable pour l'ensemble de la société.

Mais la bataille pour l'émancipation de la femme et pour l'acceptation de dialogue entre cultures différentes apparaissent de façon encore plus évidente quand la famille se déplace des Pays d'origine vers le lieu d'émigration, c'est-à-dire vers la France et souvent dans la banlieue de Paris.

Mais, en reprenant notre analyse du roman de Tahar Ben Jelloun, suite au mariage de sa sœur aînée, la petite protagoniste a donc déjà décidé de son sort: elle ne sera pas docile et soumise comme sa sœur : elle «étai(t) première de la classe sans efforts» et quand elle disait qu'elle aurait travaillé, sa «mère hurlait en se tordant les mains, persuadée que la voisine [leur] avait jeté un mauvais sort parce que je réussissais à l'école, à la différence de ses enfants à elle» (ib.).

D'après ce qu'on voit, dans la même famille où le père et la mère ont inculqué la même éducation à leurs deux filles, la situation qui se présente est complètement différente: l'une des sœurs, la plus âgée accepte passivement la loi selon laquelle elle doit vivre docile, soumise et obéissante au bon vouloir de son mari: l'autre sœur, Nadia, la moins âgée, refuse ce sort et se prépare à entrer dans la vie avec ses propres forces.

Cette différence de décision découle évidemment, non seulement du contact avec le Pays d'accueil, mais aussi de la situation interne de la famille. En effet, si dans cette famille la mère maintient toutes les traditions de leur village natal, que la sœur aînée accepte passivement, le père, même s'il est dépourvu de culture et simple ouvrier à la Renault, accepte l'idée que sa fille moins âgée se fraie un chemin dans la vie en luttant. Il lui disait en effet: «Fais ce que tu veux. Tu es celle qui ne me donne aucun souci. Tu es mieux que tes frères, qui se croient tout permis depuis qu'on leur a dit qu'ils étaient des hommes» (op.cit., p.8). Il se plaignait en outre pour le fait que la fille aînée, à cause du mariage –il n'aimait pas son gendre- avait interrompu ses études, et il songeait qu'elle aurait pu devenir un médecin, vivre plus heureuse et «démontrer à la mère combien ses histoires ne tenaient pas debout» (op.cit., p.11).

Et avec un père si compréhensif la protagoniste se lie d'un lien très profond. Avec sa mère, par contre, qui comme toutes les femmes de son pays a «attrapé la maladie» de la superstition, Nadia maintient un rapport de respect, mais ne réussit pas à communiquer avec elle. «En fait, entre ma mère et moi se dressait un tel mur d'ignorance que je ne pouvais discuter avec elle» (op.cit., p.11).

Il est d'ailleurs logique, car la mère, même si elle avait émigré depuis très longtemps, vivait en France comme si elle était encore dans son village et gardait les mêmes traditions inculquées aux femmes: suivre le ménage, s'occuper des enfants, porter le voile et surtout, se démontrer docile et obéissante, comme la sœur mariée à seize ans.

Tahar Ben Jelloun écrit *Les raisins de la galère* entre novembre 1994 et septembre 1995, donc peu de temps après la grande «affaire du foulard» qui avait divisé l'opinion publique en France de 1989 à 1994, et il touche à cet argument en parlant, plus que de la mère de Nadia, comme on aurait pu croire, du mari de la sœur aînée de la protagoniste, lequel, en «bon» musulman, n'a rien oublié des saints préceptes de la tradition, et veut imposer à sa fille, Zohra, «jolie comme un cœur ...» qui «fréquentait le lycée et y réussissait fort bien», âgée désormais de 15 ans, de porter le voile. Nadia, qui joue ici le rôle de porte-parole de l'écrivain à propos du problème de l'intégration des femmes immigrées dans la société française, rappelle à propos du foulard un épisode de son enfance: «Un jour, petite fille, pour m'amuser, je m'étais enveloppée de la tête aux pieds dans une étoffe blanche. Quand mon père me découvrit, il eut une réaction brutale et m'arracha ce bout de drap en criant: Même pour jouer, je ne veux pas de Fantomas chez moi!». Et Nadia conclut «...heureusement qu'il (mon père) nous a quitté avant que ne se déchaîne tout ce tohu-bohu autour du foulard...» (op.cit., pp.113-114).

Une autre différence distingue le père de la mère. Le père, même s'il est croyant, se conduit en laïque ; en effet il ne craint pas de conseiller à sa femme de prendre la pilule pour éviter d'avoir douze enfants, comme elle voudrait, il court même au frigidaire boire une bière quand il doit discuter avec elle, qui se met à « invoquer Dieu et ses prophètes ». Il n'est pas pratiquant. Vu qu'il savait « tout juste lire et écrire. Même le *Coran*, il n'en connaissait par cœur que quelques versets et se trompait quand il lui arrivait de faire ses prières à la mosquée. Il n'avait jamais formé le vœu de se rendre à la Mecque. Il se méfiait des foules. Il croyait en Dieu, mais protestait que cela ne regardait pas les autres » (op.cit., p.49).

Mais, même la vie dans le village d'origine, que Nadia visite pour la première fois à l'occasion d'un mariage, lui semble inacceptable. Habitée désormais à la vie en France elle juge que « au village, les choses étaient immobiles... Aucun mouvement. Rien ne bouge. Si, les chèvres... Les hommes valides sont partis à l'étranger. Les femmes sont vieilles et silencieuses... Tout sentait la fin... », et la protagoniste conclut cette expérience en affirmant « J'ai fait effort pour ne pas tourner les talons et m'enfuir » (op.cit., p.15).

Certes, la vie à Resteville, le Val-de-Nulle-Part comme l'appelle Nadia, n'est pas facile. Il faut combattre un maire raciste qui réussit à faire démolir la maison que le père de Nadia avait construit pour ses enfants avec tout son amour et au prix de nombreuses privations, mais, conclut la protagoniste, qui

à l'époque n'avait que treize ans, en citant les mots de son père: «Bien sûr qu'il faut se battre, même si on a le sentiment que c'est perdu d'avance» (op.cit., p.20). Et cette leçon notre protagoniste ne l'oubliera jamais, surtout pour ce qu'elle vise la condition d'immigrés. Au surplus c'est le caractère même de Nadia qui la pousse à se battre, à affirmer «j'avais la rage et l'expérience», à marcher «le corps en avant...avec la rage de vaincre, d'arriver là où aucun enfant d'immigrés arabes ne s'était encore hissé» (op.cit., p.88). Et à peu sert qu'un de ses amis marocains, Hamid, lui conseille un peu plus de mesure dans ses jugements. En effet, lui dit-il, les types de chez nous ne sont pas tous «des faux jetons, qui passent leur temps à battre leur femme et à empêcher leurs sœurs de respirer... et puis tu as une fixation sur le mari de ta sœur, le type qui se fait servir par sa femme, qui va voir des putes, mais assez hypocrite et malin pour passer aux yeux de la famille pour un homme de bien...» (op. cit., p.67). Contre tout cela Nadia affirme vouloir «réussir par moi-même, m'en sortir sans rien devoir aux autres» (op.cit., p.130).

Le fait est que, au fond, Nadia juge les camarades de son âge, et se sent supérieure à eux: elle les considère «petits»: «Ils sont petits, voient petit, restent petits, crèvent petits», car «ce qui manque le plus aux types de chez nous, c'est l'ambition» (op.cit., p.72); et encore, en parlant de son frère Aziz, elle ajoute: «... il s'est laissé glisser dans le j'm'en-foutisme, l'à-quoi-bon» (op.cit., p.73).

La situation de la protagoniste du roman illustre clairement la décision de refus des valeurs ancestrales. En France, à Resteville, elle fait l'expérience du détachement par rapport surtout à sa mère, ou du moins de la culture que celle-ci représente et qu'elle cherche désespérément à laisser derrière elle, avec tout le poids du caractère arriéré qu'elle comporte. Ailleurs Ben Jelloun écrira: «... l'enfant portant son identité sur le visage, confronté à une culture qui le séduit et qui le repousse, se trouve entre deux pôles. Situation de déchirure...» (*Hospitalité française*, Paris, Ed. du Seuil, 1997, p.145 et ss.).

La protagoniste de *Les raisins de la galère* s'écarte de la religion musulmane et des règles que celle-ci impose, fréquente des jeunes gens de culture et de religion différentes de la sienne, refuse surtout le comportement servile et résigné de sa mère, attitude qu'elle perçoit comme typique de la culture africaine, mais elle n'oublie pas non plus l'enseignement de son père qui, avant de mourir, lui avait conseillé de se rappeler que: «où que tu ailles, quoi que tu fasses et dises, tu seras toujours renvoyée à tes racines. Tu es kabyle, on te prendra pour une Arabe, alors même que tu es citoyenne de France. Tu ne seras jamais française... Nous aimons bien la terre d'ici, mais est-ce qu'elle nous aime, elle?» (op.cit.,p.35).

Par contre, même la terre d'origine, nous l'avons déjà vu lors du voyage de la protagoniste au village kabyle à l'occasion d'un mariage, ne la satisfait plus. Lorsqu'elle va enterrer son père à Tadmait, elle avoue: «Je me sentais en terre étrangère» (op.cit., p.53).

D'ailleurs le fait de se faire accepter par la société française constitue un problème. Les enfants d'immigrés ont un handicap, celui d'être «nés dans une petite ville de province, dans une famille d'immigrés, à une époque où il n'y avait personne pour s'occuper de cette génération qu'on a laissée pousser comme le chiendent dans un terrain vague. Tout ce que médias et spécialistes ont trouvé à faire, ç'a été de donner un numéro à cette génération, la deuxième!» (op.cit.,p.76). Force est de conclure avec Nadia: «Ainsi classés, nous étions forcément mal partis» (ib.). Au surplus la France oublie que «Nous ne sommes pas du tout des immigrés: nous n'avons pas fait le voyage, nous n'avons pas traversé la Grande Bleue, nous sommes nés ici, en terre française...» (ib.). Voilà pourquoi Nadia se définit d'elle-même «la rebelle qui refuse d'être réduite à la condition de Beur», «rebelle» ou «Beur en colère» (op.cit., p. 90 et p.124), mais qui se demande aussi pourtant, en souffrant «Quel pays est le mien? Celui de mon père? Celui de mon enfance? ai-je droit à une patrie?» (op.cit., p.124).

Alors, c'est ici que nous devons insister sur la question que se posent toujours les immigrés: s'intégrer dans la société qui les accueille ou non, et, si la réponse est affirmative, jusqu'à quel point? c'est-à-dire renoncer à ses propres usages, à sa foi, à sa religion, sa structure familiale? Et à quoi bon? Que peut donner de mieux la société qui les accueille? Bien sûr, le problème se pose de façon différente pour les générations successives d'immigrés. En effet, si l'on peut admettre que cette crise d'identité touchait moins les immigrés de la première génération –comme quelqu'un les appelle-, car ils pensaient le plus souvent résider seulement pour un temps en France et retourner ensuite dans leur pays d'origine, pour les générations qui suivent, nées en France, acculturées en France, le problème est plus grave. Suivre l'exemple de leurs parents, ou du moins de leur mère, comme c'est le cas de la sœur aînée de la protagoniste du roman et se tenir à l'écart de la société occidentale ou l'accepter avec ses qualités, mais aussi malheureusement avec ses défauts, comme c'est le cas de Nadia? Et encore, dans ce deuxième cas, la réponse au problème est la même pour les jeunes gars et pour les jeunes filles?

Si on suit les mots du père de Nadia, mais aussi les exemples qu'elle donne à propos des garçons de sa génération, fils d'émigrés, ses histoires ne sont presque jamais positives. Déjà le père de Nadia avait reconnu la supériorité de sa fille par rapport aux garçons du même âge qui très souvent finissent par devenir des délinquants.

Deux sociologues, Françoise Gaspard et Farhad Kosrokar, ont étudié à fond le problème dans le livre qu'ils ont écrit en collaboration, *Le foulard et la République*, Paris, La Découverte 1995, où ils affirment: «Les sociétés modernes... présentent le spectacle d'un ensemble où le seul mode de promotion réside dans la consommation. On donne en idéal un code de conduite fondé sur la réussite (enrichissez-vous), mais on n'apporte aucun sens moral qui puisse remplir la vie. Le déficit de normes culmine chez les

jeunes garçons qui l'intériorisent et se lancent dans la délinquance à mesure que s'estompent les perspectives de travail et d'intégration dans la société» (op.cit, p.52). Et encore, par rapport aux jeunes filles, qui ne sont le plus souvent pas socialement marginalisées, «leurs frères le sont souvent beaucoup plus qu'elles, ils sont plus souvent délinquants, ils ont souvent une attitude moins constructive devant la société, habités qu'ils sont par la rage et le désespoir... dans une société où les normes sont en déliquescence...» (op. cit., p.50 et 52, et dans le roman pp.36-42).

Il peut arriver par contre que ces jeunes garçons, après avoir fait l'expérience de la délinquance et de la drogue reviennent à la religion et à ses normes, mais dans ce cas il arrive le plus souvent qu'ils deviennent des intégristes et des fanatiques (voir dans le roman le cas de Nouredine, pp.49-51),avec lesquels la protagoniste du roman aura aussi à faire.

Mais il y a un autre problème à propos du rapport qui se crée, ou bien qui ne se crée jamais, entre les immigrés et la société qui les accueille. En fait le roman contient le récit de l'assassinat de Kamel Mellou, jeune garçon maghrébin, «bon gars, sportif et consciencieux», tué sans motif par les flics. En résumant, il ne s'agit donc pas seulement d'étudier le problème de l'intégration vu de la part des immigrés, mais aussi de la part de la société où ils sont venus travailler et vivre, et qui ne les accepte pas, ou mieux encore, les refuse et les ignore. Voilà comment Nadia présente le problème vu avec les yeux de fille d'immigré: «On a regroupé les familles bien en tas, puis on les a oubliées...Qu'elles se débrouillent. Ce n'est pas notre problème. Ils font des enfants. Et alors? N'ont pas où jouer? C'est pas notre problème! Ils cassent tout? On les casse. Ils gueulent? On les frappe. Ils brûlent les autos? On les met au trou. Ils récidivent? On les expulse. Ils sont français, vous dites? Pas vraiment... Retour à l'envoyeur. Retour au bled...» (op.cit.,pp. 55-56). Le problème est, comme dit Nadia, que les Français «sont bizarres: ils passent leur temps à dresser des murs pour se protéger et ils s'étonnent de ne plus voir des étrangers autour d'eux! Ils pensent que la banlieue ne fait déjà plus partie de l'Hexagone, mais que cet anneau-là a déjà décroché et dérivé du côté du tiers-monde, des pays non alignés, des régions en voie de sous-développement...» (op.cit.,p.125).

Cependant si la faute est à la France, la faute est aussi de la part des immigrés qui, d'après l'opinion du père de la protagoniste, ont une quantité de «tares nationales: manque de ponctualité, manque de sérieux, manque d'ordre, manque de sens de la liberté. Il disait: La France s'est arrangée pour aggraver nos défauts, elle nous a voulu soumis, résignés. Après la guerre d'Algérie, elle ne nous a pas vraiment admis. Tous nos malheurs sont venus de là... Mais il fallait encore se battre...» (op.cit.,p. 63).

Mais, en revenant aux jeunes filles dont la protagoniste raconte l'histoire –car le roman, au fond, est presque tout au féminin–, Tahar Ben Jelloun adopte ici la méthode du récit dans le récit: Nadia raconte sa vie, mais elle

raconte aussi la vie d'autres jeunes filles et de leurs parents, avec qui elle est venue en contact à Resteville et à Sarcelles.

Et voilà l'histoire de Naïma qui offre l'exemple le plus marquant de refus des valeurs traditionnelles, l'exemple de Naïma, et de l'attitude du père à son égard, père berbère du Sud Marocain, d'ailleurs instruit, mais obsédé par le sens de l'honneur et de la pudeur. Naïma, qui avait réussi à «aller jusqu'au bac» et travaillait dans un asile, est décrite comme une jeune fille de dix-huit ans qui rêve de «faire du cinéma, de vivre un amour fou, de gagner beaucoup d'argent» (op.cit., p.97). Naïma est belle et, ayant fui la maison, elle est devenue une «star de la publicité» (op.cit., p.105), mais le père voit dans cette beauté une condamnation, il voit sa fille déjà sur la voie de la prostitution, «victime de la traite des blanches ou des brunes» et, se souvenant des concepts fondamentaux de la morale de son pays, il dit: «Chez nous on ne parle pas de beauté. Dire qu'une femme est belle est une insulte. C'est comme si on disait que cette femme se prostitue. La pudeur, ma sœur, la pudeur...» (op.cit., p.112) et, d'un geste final de désapprobation, il parvient à l'effacement symbolique de sa fille, au point de la considérer comme morte et de vouloir organiser ses funérailles: «Naïma affiche son corps, et moi, je meurs de honte! Je préfère dire qu'elle est folle, qu'elle est internée dans un asile, oui j'aime mieux dire qu'elle est morte, plutôt que de raconter qu'elle exhibe partout sa beauté... Je m'en vais organiser ses funérailles. Je préfère être pris pour un fou qui enterre sa fille pas morte plutôt que de passer pour un père indigne. Naïma n'existe pas. Elle n'existe plus. J'irai pleurer sur sa tombe vide...» (op.cit., pp.112-113).

La fugue de Naïma et la réaction très dure du père sont représentatives du comportement des parents, en particulier immigrés, par rapport à l'émancipation de leurs filles, ce qui signifie aussi, pour ces dernières, l'adoption d'un nouveau et «scandaleux» rôle familial et social. L'attitude obstinée des parents à vouloir impliquer leurs enfants dans l'intention de préserver l'identité originare ne servira à rien, ou presque.

Ben Jelloun avait consacré quelques pages de son essai *Hospitalité française* à ce sujet, où il avait écrit que «la fille d'émigré vit un exil dans l'exil» (op.cit.,p.150), dénonçant par là même le fait que les parents utilisent la culture du pays d'origine comme moyen pour tenter d'anéantir l'attrait qu'exerce la culture européenne sur leurs enfants. Voici ce qu'il écrit: «Ainsi des parents maghrébins ont exagéré leur attachement à l'Islam et aux traditions de leur pays (ib.) et ont fait de leurs enfants des «étrangers». Ceux-ci, en manque de dialogue avec leurs parents et confrontés à des positions extrêmes par rapport à la réalité qu'ils vivent, réagissent par le rejet de la culture imposée par leurs parents. Ben Jelloun souligne que ce sont les filles qui subissent de façon plus incisive cette oppression, parce qu'elles sont souvent perçue comme «l'otage d'une situation impossible, on les voit comme le symbole de l'honneur de la famille qui doit être préservé à tout prix ; comme chantage de l'indigence, les émigrés opposent à leurs filles des

règles strictes de comportement social, comme il est de coutume dans leur pays «(ib.).

En ce qui concerne le problème de la sauvegarde de l'honneur et de l'exclusion des femmes de la vie sociale, ce sont des concepts fondamentaux dans la morale musulmane et les hommes, dans leur optique de «mâles», pensent que ceux-ci peuvent et doivent être préservés dans le respect de certaines règles de conduite. A ce propos, Malise Ruthven, dans son essai consacré à l'Islam, affirme que «l'honneur de la personne et de la famille, assimilé en partie avec le contrôle de la sexualité féminine, est cruciale pour l'identité des hommes (*Islam*, Torino, Einaudi Tascabili, 1997, p.91).

Dans le roman *Les raisons de la galère*, Ben Jelloun insère un épisode qui, pour nous européens et occidentaux, est inconcevable, qui traite de la défense de l'honneur de la famille et qui raconte la triste histoire de trois sœurs, belles et intelligentes, mais d'un genre de beauté trop provocante, de 13, 14 et 16 ans qui ont été contraintes par la ruse à quitter la France et à retourner à leur bled d'origine en Algérie. Après être arrivés au bled leur père brûle «publiquement leurs passeports» et les confie à son frère, un paysan qui «passait son temps à prier et à priser du tabac» (op.cit.,p.77) ; le père avait pris cette décision car il soutenait que «elles risquaient de susciter un scandale et d'attirer le déshonneur sur la famille» (op.cit.,p.78) dans le but, donc, de «ne pas les perdre» (op.cit., p.81), car «ici...elles sont menacées par la drogue et la mauvaise vie» (op.cit.,p.82) ; elles sont retenues au bled par la pression d'un oncle brutal, qui est «un méchant et un mauvais», qui ne leur laisse aucune liberté, les traite en esclaves et les frappe, les contraint à apprendre le *Coran*, à aller au hammam une fois par semaine, à porter des djellabas grises, à renoncer aux copines, à écouter de la musique, à lire, à se maquiller, même à rire, etc. Mais le père justifie son acte par le fait qu'en France «elles sont menacées... par la mauvaise vie...» et ajoute «Je suis leur père. J'ai tous les droits. Je suis responsable de leur honneur. Au moins, là-bas, elles apprennent le *Coran* et respirent un air pur» (op.cit., p.82). Conclusion, la plus fragile de caractère des trois sœurs préférera s'ouvrir les veines au hammam plutôt que vivre murée vive et elle finira par être enterrée en cachette, pendant la nuit, du moment que la religion musulmane, comme d'ailleurs la religion chrétienne et la religion juive, condamne les suicidés à perpétrer leur acte à l'infini. Le récit se termine par cette phrase très triste, qui résume le manque de sentiment et d'élasticité d'esprit de la part de leur oncle: «l'oncle ne pria même pas pour son âme» (op.cit., p.84).

Ce père qui affirme avoir tous les droits sur ses propres filles est même applaudi par certains représentants de l'intégrisme en France, jeunes fanatiques qui défendent le père qui «a eu le courage d'éloigner ses filles de ce pays où la pudeur n'a plus de cours» (op.cit.,p.93) ; ce sont ces mêmes jeunes intégristes qui menacent Nadia d'un «accident» si elle continue de défendre les trois sœurs renvoyées au bled, et qui l'accusent: «Tu en fais trop

sur la question des filles. Ne te mêle pas de ça!... Ecoute: les filles, tu les laisse tranquilles. C'est clair? Pas d'intervention... Fais de la politique autant que tu veux, mais ne t'occupe pas des filles» (op.cit, pp.94,94 et 95) ; ils lui reprochent encore de ne pas être mariée et de vivre dans le péché, car elle fréquente «un chrétien, un homme qui n'est pas même circoncis, qui bouffe du cochon...» (op.cit.,p.95)., et ils terminent en exprimant le peu de considération qu'ils ont pour les femmes en cette phrase: «Moins les femmes bougent, mieux on se porte» (op.cit., p.94).

Mais Naïma et Nadia parviennent à vaincre et à racheter/venger symboliquement toutes les autres filles qui succombent à cause d'une mentalité qui pousse nombre d'entre elles à fuir pour se sentir libres, même si pour peu, non exclues de leur vie même. Le phénomène des fugues, définies par Ben Jelloun comme des «issues de secours» (op.cit., p.100), survient surtout parmi les familles d'immigrés. Celles-ci considèrent, en effet leurs filles comme le symbole de leur honneur et les tiennent physiquement prisonnières dans le but de conserver cet honneur. Dans cette situation de choix entre deux exclusions, la famille ou la fuite de la famille, les jeunes filles optent pour la voie la plus violente du changement et donc pour la fugue. «Dans nos milieux» raconte Nadia, «les fugues sont fréquentes... Généralement on ne disparaît pas longtemps... puis on retourne à la maison fier d'avoir essayé autre chose» (op.cit, pp.99-100). Le cas de Naïma est différent, car à différence de ce que son père craignait – «Quand une jeune Maghrébine quitte sa famille, on se la figure aussitôt vouée à une déchéance inéluctable dans le monde de la prostitution ou de la drogue, si ce n'est les deux ensemble» - Naïma, elle, a réussi. «Qui oserait dire qu'elle n'a pas bien mené sa vie?» (op.cit., p.110).

Voilà ce qu'on peut lire dans *Les raisins de la galère* à propos de la défense de l'honneur de la famille et de la condition d'exclue à laquelle la femme est sujette dans la culture maghrébine, en particulier dans des familles d'immigrés, concepts qui reflètent l'opinion exposée par Fouzilla Saady qui affirme que la situation de la femme est strictement liée «à des structures sociales, qui établissent la toute-puissance de l'homme. Le silence est le lot quotidien imposé à la femme... Ce silence subi engendre incompréhension, incommunicabilité entre les deux sexes, différences et régression» (Fouzilla Saady, *Figure littéraire: écriture androgyne et discours subversif dans «L'enfant de sable» et «La nuit sacrée»*, ds «La traversée du français dans les signes littéraires marocains», 1997, p.207). Il y a, donc, un abus commis au nom de la religion dans les Pays occidentaux qui accueillent les familles d'immigrés: le social est ainsi soumis à l'usage du religieux. La liberté des nouveaux citoyens et citoyennes consistera à éliminer les masques, à refuser ses propres chaînes, ses prisons sociales.

Quant à Tahar Ben Jelloun, lui, il évoque, heureusement, surtout des cas extrêmes.